

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

ZIZI CABANE

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

De pierre et d'os

BÉRENGÈRE COURNOT

ZIZI CABANE

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2022, Le Tripode.
© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-543-2

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

*J'ai été la femme de Ferment
et la mère de trois enfants*

*Je m'appelais Odile, j'étais jeune
j'aimais rire et pleurer en même temps
J'avais parfois peur de la vie
et beaucoup, beaucoup d'envies*

*Puis il y a eu ce jour où je suis partie
Ce n'était pas volontaire
c'est venu comme un truc
qui sort de terre*

*Ça avait la tête, la silhouette d'un poisson
ainsi que ses couleurs, ses reflets
ça filait dans le ruisseau du jardin –*

*parfois par bancs entiers
Je les voyais chaque matin –
je jure que je les voyais !
et qu'ils m'appelaient
un à un*

*Alors une nuit où il faisait
chaud et clair
j'ai mis les pieds dans le ruisseau
J'ai descendu le cours d'eau
jusqu'à l'endroit où ils allaient
– c'était loin –*

*J'ai parcouru
beaucoup de terres et d'océans
mais ce devait être à la
vitesse de la lumière
car au matin, j'étais de nouveau
près de Ferment et des enfants –
bien plus enveloppante qu'avant*

*Ils ne me voyaient plus
ou plutôt pas encore
car j'étais tressée d'or
Mais j'étais là
sous leur peau, sous leurs doigts
sous chacun de leurs pas –
et dans leur âme je crois*

*C'est ainsi qu'a commencé
le plus beau, le plus long des voyages
dont le mouvement tient
dans un nom
dans une mémoire...
le nom et la mémoire de
Zizi Cabane*

FONDATIONS

1

Je me souviens de tout.

Je me souviens des plus infimes détails de la maison, depuis les irrégularités de la dalle au sous-sol jusqu'aux nœuds dans les poutres.

Je me souviens des joints du carrelage dans la cuisine, de la couche de graviers dans le cellier, des lucarnes en verre épais qui morcelaient le paysage dans le mur aveugle, à l'arrière.

Je me souviens aussi du vieux papier peint dans la niche à bois de la cheminée, du bruit de la chaudière qui se mettait en marche et des pans de liège qui se décollaient du mur de la salle de bains.

Je me souviens encore des portes vitrées de part et d'autre du couloir qui séparait la cuisine et la salle à manger, du verre coloré et plein de bulles qui déformait le visage hilare de mes frères.

Je me souviens de l'escalier qui menait aux combles, au casse-tête de nos trois chambres sous la charpente et d'une chute bénigne de ma mère.

L'escalier des combles formait alors un trou béant au milieu de l'espace qui n'était pas encore celui de nos chambres, mais l'endroit où mon père travaillait, travaillait, travaillait à se demander comment faire trois pièces sous une charpente où il aurait été si facile d'en faire deux. Et toute la journée, il répétait : « Quel casse-tête ! Mais quel casse-tête ! »

J'étais née trois ans auparavant, et

je ne voulais plus dormir près de mes parents. Je ne voulais plus être cet animal qu'on distrait en agitant des mains marionnettes ou autour duquel on fait silence en espérant qu'il s'endorme enfin. Non, non : plus de lit à barreaux pour entraver mes mouvements, plus de secrets. Je voulais vivre au même niveau que les autres, prendre le risque de tomber en dormant, être libre de me lever la première, avant que le jour paraisse.

D'ailleurs, je savais sortir de cette prison nocturne. La première fois, je m'étais réceptionnée sur le crâne, et je me souviens encore du bruit que cela avait fait : assourdi, dans un frottement de cheveux et de moquette. Ça avait réveillé ma mère, qui avait jailli de son lit comme un coucou avant de me recoucher près d'elle, hululant comme

une chouette et me frottant la tête. Dérangé dans son sommeil, mon père s'était assis sur le bord du matelas et m'avait regardée, en allumant sa première cigarette de la journée. Ma mère et moi avions toussé ; mon père s'était levé.

La deuxième fois, mieux cramponnée, j'avais réussi à sortir de ma cage sans me faire entendre. De là, j'étais allée seule dans la cuisine pour apaiser ma faim de loupote. Le placard des bols étant hors d'atteinte, je m'étais servi des céréales dans la gamelle du chat. Un peu plus tard, quand ils se sont tous levés, ils ont cru que j'avais mangé la nourriture de Benji – alors que je n'avais fait qu'emprunter sa vaisselle. Ma mère avait l'air si horrifiée et mes frères riaient de si bon cœur que je n'avais pas cherché à les détromper. Mon père souriait dans

sa barbe – décidé lui aussi à ne pas gâcher l'histoire de l'enfant dégourdie qui se lève tôt. J'en ai profité pour rappeler que j'étais grande, et que je ne voulais plus dormir avec mes parents.

Le soir même, mon père a installé mon lit dans la chambre du bas qu'occupaient déjà mes frères, en disant : « Allez, la nichée ! » Ma mère était légèrement anxieuse à l'idée de nous laisser tous les trois dans ce demi-sous-sol. « Et que veux-tu qu'il se passe ? a demandé mon père.

– Je ne sais pas... c'est la première fois... » a répondu ma mère.

Ma propre joie était contrariée par la structure du lit, dont je me sentais toujours captive. Alors, la nuit venue, j'ai voulu dévisser les barreaux. Comme chacun était coiffé d'une bille de laiton, inmanquablement celle-ci tombait sur

le parquet flottant. Au matin, les garçons se sont plaints. Mon père a dû scier trois barreaux pour me permettre de sortir librement et, les nuits qui ont suivi, j'ai hanté l'espace de mes frères, entre leurs deux lits.

Au bout d'une semaine, ils ont gémi : « On n'en peut plus ! » Nous étions trois, désormais, à réclamer quelque chose : Zizi Cabane exigeait un lit sans barreaux, Béguin voulait une chambre à lui pour ne plus l'entendre et Chiffon espérait un espace pour protéger les jeux que mon frère et moi passions notre temps à torpiller. Ma mère, quant à elle, abondait : « Oh oui ! un espace pour chacun. Et qu'aucun de mes enfants ne se trouve à l'étroit dans un demi-sous-sol. »

Et c'est à partir de ce jour que mon père s'est mis à aménager les combles de notre maison, pour mieux la remplir.